



Michel

CRESPY

l'affaire léopold

DENOËL
Thriller

Extrait de la publication

L'Affaire Léopold

DU MÊME AUTEUR

- Le Printemps du bateleur*, Fayard, 1976
La Destruction de Bellegarde, Fayard, 1977
Les Voyages de l'épicier, Fayard, 1978
La Princesse sans mémoire, Calmann-Lévy, 1981
Roman d'amour, Calmann-Lévy, 1984
Chasseurs de têtes, Denoël, 2000
(Grand Prix de littérature policière 2000)

Michel Crespy

L'Affaire
Léopold

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2007*

Extrait de la publication

7 mars

Muriel n'avait jamais vu Stéphane Dieran physiquement : seulement sur l'écran TV de son téléphone ou, en beaucoup plus grand format, sur la dalle d'un téléviseur plasma HD. Elle n'en avait pas non plus une opinion très déterminée. Un homme pressé — ils le sont tous dans ce métier —, ambitieux — ils le sont tous aussi —, jouant comme tous d'un large sourire à l'américaine et d'une cordialité trop débordante pour être naturelle (il était bien loin le temps où les politiciens français montraient systématiquement un visage aussi sombre et sinistre que la situation qu'ils géraient ; un Fillon, par exemple, qui avait pourtant été Premier ministre assez récemment, aurait aujourd'hui été enseveli sous les tomates à sa première apparition publique). Dieran, de son côté, n'avait rien fait pour éclaircir les idées de Muriel : il naviguait entre droite et gauche,

braconnant sur toutes les terres, tantôt proche des altermondialistes, tantôt acoquiné avec les libéraux, n'hésitant même pas à flirter avec les retraités irascibles du parti des Seniors ou avec les religieux sourcilleux de la Gloire du Prophète. Un être libre aux yeux de ses partisans, un opportuniste pour ses adversaires et surtout, pensait plutôt Muriel, une pure création marketing de la presse bien-pensante qui avait à son égard des réactions délicieusement choquées de bourgeoise courtisée par un voyou. À vérifier. Peut-être Arno Bout, en la chargeant de cette interview, avait-il voulu justement essayer un regard neuf, celui d'une journaliste qui n'était pas spécialisée dans le domaine politique où les habitudes se prenaient trop aisément et où les relations tournaient vite à la complicité. Mais ce n'était pas lui rendre la tâche facile; elle avait déjà passé plusieurs jours à se documenter, explorant les archives et googlant les phrases les plus invraisemblables à tout hasard, et elle avait l'impression de tourner en rond.

Délaissant son travail un instant, elle s'étira, tendant les bras en V vers le plafond en tirant sur les deltoïdes comme le recommandait le manuel Pilates 3. Il devait y avoir une imperfection dans le siège ergonomique pourtant moulé sur sa taille et sa morphologie. Ou alors c'était elle qui avait grossi (non, impossible, elle préférerait penser que la fabrication assistée par ordinateur n'avait jamais remplacé un bon artisan). Quoi qu'il en soit, au bout d'un moment elle glissait insensiblement

et finissait par se tasser sur elle-même, ses disques vertébraux malmenés se mettaient à protester et il fallait qu’elle se redresse et accomplisse quelques mouvements de détente, les mêmes que le code de la santé publique imposait en principe aux secrétaires toutes les deux heures et auxquels, par peur du ridicule, elles ne se pliaient évidemment pas (décret du 30 août 2016, celui qui avait aussi limité le poids des derniers cartables pour les scolaires avant qu’ils n’aient tous des ordi portables). Un peu de gymnastique élémentaire était pourtant nécessaire quand on passait comme elle cinq ou six heures par jour assise immobile devant un écran, les yeux bombardés par l’insupportable scintillement des imperceptibles flashes colorés marquant les publicités subliminales sur les portails Web, en théorie interdites et cependant généralisées.

Le site officiel de Stéphane Dieran était banal au possible, la même gaieté flashy atrocement souriante et sucrée que sur la page de garde d’une compagnie d’assurances ou d’une caisse de retraite. Quant à la lecture de la revue de presse exhaustive, présente sous un onglet, elle l’avait découragée. Les journalistes semblaient avoir déjà abordé avec le leader de l’UDS tous les sujets possibles et imaginables. On lui avait infligé cinq ou six fois le fameux questionnaire Marcel Proust et on s’était intéressé à tout : sa vie quotidienne, sa trajectoire, ses goûts littéraires ou musicaux, ses convictions philosophiques, les jouets de son enfance, les chansons qu’il braillait

sous la douche (d'après ses confidences, le « *voi che sapete* » des *Noces de Figaro*, il devait le chanter faux sur fond de bruit d'eau — un bon exemple de la définition de l'horreur, s'amusa Muriel). Ses déclarations aussi, bien sûr, sur les thèmes les plus variés. Dieran avait un avis sur tout. Et il avait sûrement aussi un excellent com-ad : Igotyou, le dernier moteur de recherche de liaisons de Microsoft qui confrontait systématiquement terme à terme l'ensemble du contenu du site n'avait mis en lumière aucune contradiction, aucun crash logique.

Et pourtant, à quelques jours du congrès qui allait sans doute le désigner comme candidat à la présidence de la République, actuellement troisième dans les sondages mais parfaitement capable de passer en finale, il fallait trouver un angle, quelque chose qui n'avait pas encore été fait. C'est l'éternel problème du journaliste : pas le sujet, lui il a forcément déjà été traité, mais l'angle sous lequel l'aborder. Qu'est-ce qu'on pouvait encore demander à Dieran qu'il n'ait pas déjà dit ?

Muriel se recolla le dos au dossier de son siège en position standard et se remit au travail. La piste des questions personnelles paraissait bien bouchée. Dieran avait une épouse (la même depuis le début, ce qui était rare dans le milieu, exception faite des femmes qui avaient été présidentes), un fils trop jeune pour faire des bêtises, pas de maîtresse connue dans le genre starlette, actrice ou journaliste de télévision, pas de scandale familial, pas une anecdote à se mettre sous la dent,

jamais fumé de tabac, même pas de simple cannabis. Il ne consultait pas de psychanalyste, son médecin référent, lui aussi le même depuis trente ans, refusait catégoriquement de trahir l’archaïque secret médical même anonymement et malgré les fortes sommes qu’on lui avait proposées — il répondait en souriant qu’accepter eût été une escroquerie puisqu’il n’y avait rien à révéler. Pas de condamnation, évidemment, un casier judiciaire bien sûr vierge — sans quoi il n’aurait de toute façon pas pu entrer à l’université —, seulement quatre points retirés sur un permis de conduire datant pourtant du *xx^e* siècle. Zéro défaut.

Quant aux prises de position politiques, ce qui était quand même son métier, il n’y avait non plus rien à en dire. S’il préparait un scoop pour le congrès, le secret était bien gardé. Pour le reste, à tout propos, Dieran s’exprimait sur le registre du simple bon sens. Sur son site, pour appuyer cette constatation, on passait en vidéo des micros-trottoirs, c’était TF1 qui les avait réalisés et diffusés sur son antenne deux ans auparavant, Muriel s’en souvenait. Des gens comme vous et moi, des acteurs qui n’avaient pas l’air d’en être, ordinaires, en vêtements de tissu, le micro repoussé en arrière de la bouche comme quand on parle directement à quelqu’un et non par portable, expliquaient sur le ton de l’évidence : « il pense la même chose que nous », « il dit mieux que nous ce que nous pensons », « quand il a fini de parler on se dit que c’est exactement ce qu’on aurait dit nous-mêmes ».

Au-delà de la pure propagande, Dieran bénéficiait réellement d’une empathie avec la population ; il était en phase avec les gens, Muriel avait pu le vérifier en lançant la conversation sur le sujet ici et là. Et il avait aussi — surtout — cette marque imperceptible qui tatoue au milieu du front ceux que le destin a choisis. Avant qu’il ne gouverne la République, son rôle à elle consistait à lui faire crâcher quelque chose qu’il n’aurait jamais montré ni exprimé auparavant. Et il fallait qu’en plus cela intéresse les gens. Car c’était ce sur quoi Arno insistait, il le répétait en boucle à ses journalistes : il faut que ça intéresse les gens. Les gens, cette population d’enfants gâtés trop vite vieillis, anxieux et boudeurs, intolérants et coléreux, surinformés, apathiques, versatile, imprévisibles malgré toute la science des innombrables sociopsys dont partis politiques, entreprises et médias s’entouraient. Qu’est-ce qui pouvait encore les intéresser ? Un match de football. Un beau procès criminel. La mort d’une star people. Mais un homme politique ? Muriel, sans s’en rendre compte, répondit elle-même à sa question muette en secouant la tête, laissant une lourde mèche balayer son front. Peu probable.

Quand les infos ne viennent pas, elles ne viennent pas. Muriel cliqua sur le retour home, abandonnant le site de Dieran. Googler une fois encore le nom pour voir si quelqu’un avait écrit quelque chose de nouveau depuis la dernière fois était inutile. Par désœuvrement, elle pointa l’index vers l’onglet de ses messages, déclen-

chant la liaison laser entre l’ordi et son doigtier de transmission.

Quatorze messages. Malgré un antispam du type bête de guerre, huit pubs, dont deux complètement délirantes (« *Enlarge your penis* » ! À elle ! Ou c’était une blague de mauvais goût, ou un vieux moteur américain antédiluvien dépourvu de la moindre fonction segmentation, oublié sous la poussière, s’était soudain rebranché de lui-même et fonctionnait sans contrôle, cela arrivait parfois). Un lecteur qui la prenait à partie parce que dans son dernier article politique elle avait évoqué Pompidou, le président de l’époque rêvée des Trente Glorieuses, en utilisant l’adjectif « pompido-lien » au lieu de « pompidorien » qui selon lui s’imposait, un autre qui corrigeait un chiffre sur le PEB au niveau de la décimale et expliquait longuement pourquoi. Muriel secoua à nouveau la tête avec une grimace de dégoût, putains de retraités, ils n’ont que ça à foutre, tous les courriers des lecteurs sont submergés de messages de ces types qui sodomisent les insectes en pinaillant sur n’importe quoi par pur désœuvrement. C’était à pleurer. *Répondre ?* demanda la machine. Non. Delete.

Elle faillit ne pas ouvrir le message suivant, l’effacer lui aussi sans le lire. Mais c’était un SMS, il serait sûrement bref et peut-être plus amusant que ces interminables dissertations que rédigeaient compulsivement les vieillards.

Une seule phrase : « Dieran — parlez-lui de Léopold. »

Muriel fronça les sourcils. Léopold? Quel Léopold? Et qui avait pu dire à ce type qu'elle préparait une interview de Dieran? Quelqu'un de chez Weblife qui essayait de l'aider? Mais pourquoi rester anonyme?

Muriel replia le doigt, hésitant. De la main gauche, tout en réfléchissant elle programma la cafetière sur sa télécommande et lui ordonna de faire chauffer une tasse. Le café était un luxe depuis que les transports étaient si chers mais elle se l'autorisait de temps en temps, il y avait des addictions bien pires. Léopold? Elle ne connaissait aucun Léopold.

Retournant sur le site de Dieran, elle écrivit le prénom dans la case de recherche. « *No file found.* » Le webmaster aurait quand même pu se donner la peine de faire traduire les messages d'erreur, c'était impardonnable sur un site de futur président français, tiens, voilà qui pourrait faire un sujet de brève, trois lignes ironiques, les lecteurs adoraient. Elle rabattit son micro devant sa bouche pour noter l'idée sur son bloc électronique à reconnaissance vocale et, choisissant un autre moteur, tapa « Léopold ». 2 114 621 réponses. OK. Il allait peut-être falloir se montrer un tantinet plus précis.

Retournant sur sa messagerie, elle scruta l'origine du message. Pas d'adresse IP et un pseudo. Deep Throat, « gorge profonde », référence au Watergate. Ou au premier des films pornos. Agaçant : il faisait de l'esprit, en

plus. Mais elle savait comment le coincer. En trois passes cabalistiques d’un doigt précis, elle se retrouva sur Google World et se connecta sur Identify World, un service payant que Weblife lui avait offert.

Parfait. Elle avait l’adresse. Google Earth localisa l’émetteur sur la carte GPS et inscrivit le titre en clair, en grosses lettres noires sur fond jaune. Un bar. Et merde!

De dépit, Muriel faillit arracher son casque. Un bar, avec des bornes Wifi que n’importe qui avait pu utiliser sans décliner son identité. Même pas un cybercafé vaguement contrôlé par la police : un simple bar. Une combine de terroriste ou de maître chanteur.

Léopold. Mon Dieu, qu’est-ce que ça pouvait bien être? Le seul Léopold qui lui venait à l’esprit était un ancien roi des Belges. Il y avait peut-être aussi un chanteur de pop qui avait eu son heure de gloire vers 2015 ou 2020, deux mois dans les hits. Et c’était tout. Alors, quoi? Le nom d’un système informatique, quelque chose comme Transfin, Eurodap, Cyd? Un bot?

La télécommande émit un bip étouffé, un seul — elle l’avait programmée pour éviter ces sonneries répétitives qui transformaient la centrale de communication en alarme de supermarché. Le café était prêt. Pensivement, Muriel se débarrassa de son doigtier et de son casque. Elle réfléchissait encore en entrant dans sa cuisine.

Tout en sirotant son café par toutes petites gorgées pour imprégner le plus possible son palais du goût

exotique, elle réveilla l'ordi q-bit fixé sur son poignet là où au siècle dernier on portait une montre. La reconnaissance vocale du volet téléphone identifia tout de suite le nom qu'elle avait prononcé. D'ailleurs, le chiffre affiché sur l'écran la dénonçait : il y avait eu 63 contacts vidéophone entre Enzo et elle depuis un mois. Pendant qu'elle attendait qu'il réponde, elle en eut brièvement honte. Mon Dieu, tant que ça ? Ça faisait deux fois par jour en moyenne, et même un tout petit peu plus. 2,05 exactement. Pourtant, Enzo ne s'en était jamais plaint. Ce devait être ça, l'amour, accepter de parler avec la même personne 63 fois en 30 jours.

— Chérie ?

C'était plus fort qu'elle, chaque fois qu'elle entendait sa voix elle frémissait, il lui faisait le même effet qu'à la première heure, une sensation étrange qui pénétrait tout son être comme si tout à coup l'intensité de son influx nerveux augmentait tandis que l'envahissait un sentiment de béatitude émerveillée, de parfaite satisfaction, l'équivalent d'une injection d'endorphine. Pitoyablement romantique, elle n'aurait jamais osé écrire ça dans un article mais c'était encore le plus proche de la réalité. Elle en avait parlé à son coach psy et il s'était mis à rire. Non, ce n'était pas l'indice d'un déséquilibre au niveau des phéromones, simplement, en somme, eh bien, euh, voilà : du désir. Aussi bête que ça. Sa voix la caressait comme il eût pu le faire avec sa main.

— Enzo ?

Elle le vit sourire sur l’écran. Il demanda sur un ton faussement naïf :

— Euh... Qui as-tu appelé?

— Ben... toi.

— Alors ça doit être moi qui te réponds. Tu vas bien?

Même s’ils avaient été en contact dix minutes auparavant, il posait toujours la même question. Une sorte de tic verbal. Si leur relation durait, sans doute finirait-elle par s’en irriter. Négligeant de donner des nouvelles de sa santé, elle changea de sujet :

— Léopold.

Un blanc.

— Quoi, Léopold?

— Qu’est-ce que ça t’inspire?

— Le nom? Léopold? On joue à quoi? Association de mots freudienne?

— Oui, presque. J’étais en train de travailler sur Dieran et j’ai eu un SMS d’un inconnu qui me conseille de lui parler de Léopold. C’est quoi, Léopold?

Enzo réfléchit quelques secondes.

— Je ne sais pas. Un programme informatique? Un logiciel? Un acronyme?

Elle avala encore une gorgée de café.

— Peut-être, oui. J’y ai pensé aussi. Mais je n’arrive pas à isoler quelque chose de cohérent. Quelque chose qui ait un rapport avec Dieran. J’ai googlé Léopold, barre, Dieran sur trois ou quatre moteurs différents. Ça

ne donne rien, des liens d'hypertexte artificiels avec des écarts de deux phrases.

— Hum... Ça pourrait être aussi une personne, tout simplement. Ça existe encore, tu sais.

C'était la spécialité d'Enzo : l'ironie grinçante. Un genre qu'il se donnait, un bouclier de protection, le détachement un peu blasé de l'observateur scientifique qu'il était.

— Quelle personne? Tu connais des Léopold?

— Euh... Non. Un prénom passablement désuet, il me semble. Plutôt rare. Tu as essayé de chercher une stat?

— Non. Quel intérêt d'aller sur TotaStat? Je ne cherche pas le nombre de Léopold, j'en cherche un. Mais je ne sais pas lequel.

— Tu sais quoi? Léopold, ça sonne comme un nom propre qui serait devenu un nom commun.

Muriel fronça les sourcils. Il restait un peu de café au fond de la tasse mais il avait refroidi. Elle le plaça dans le micro-ondes, tourna le bouton sur quatre secondes.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Une espèce d'argot. Je me demande si ce n'est pas un mot utilisé par les médecins, les étudiants en médecine. Un léopold. Pas une personne : une catégorie de personnes.

— Je ne comprends toujours pas.

Enzo s'anima. Il adorait expliquer. Son côté insupportablement pédagogique. C'était tragique que malgré

tous ces défauts elle continue à l'adorer de cette manière.

— Mais si ! Les toubibs ont inventé plein de mots à eux. Ils ont créé une espèce de dialecte professionnel qu'ils sont seuls à comprendre. Ils ont commencé il y a longtemps, un néo pour dire un cancer, une HBP, et cetera. Encore plus quand il s'agit de contourner des réalités déplaisantes. Par exemple, un fœtus à cellules-souches, entre eux ils appellent ça un polichinelle. Un type qui a attrapé la fièvre de Sekoto ils appellent ça un choufa. Comme les truands de l'époque de François Villon avaient inventé l'argot de la coquille. J'ai fait un article sur tous ces langages particuliers qui découpent la communication en isolats séparés au lieu de...

— Enzo, coupa Muriel en s'efforçant au ton le plus gentil possible, tu sais que j'apprécie beaucoup tes cours particuliers toujours fascinants mais si tu pouvais aller un peu plus vite, j'ai de la doc à ramasser.

— Ah, oui, excuse-moi. Donc, à mon avis, un léopold, ce n'est pas une personne, c'est un mot propre à un groupe pour désigner quelque chose.

— Mais quoi ?

— Je ne sais pas. Plutôt un truc médical. Ça pourrait être un clone à organes ou quelque chose de ce genre, qu'est-ce que tu en penses ?

Muriel réfléchissait vite. Pourquoi pas ? L'idée était séduisante. Si Dieran avait quelque part un clone à organes, c'était suffisant pour fusiller sa candidature.

Lentement, Muriel répéta, en détachant les syllabes comme pour les soupeser :

— Un léopold ce serait un clone à organes? Putain, oui, ça, ce serait un tube! Tu en es sûr?

— Pas du tout! s'exclama Enzo dans un grand rire. Pure conjecture, pure hypothèse sans aucun fondement d'aucune sorte. Antiscientifique au possible. C'est juste pour ouvrir le panorama. Te donner des idées. Un brain-hurricaneing.

— Mouais. Ce serait hype. Je vais creuser cette piste-là. Et puis, si je ne trouve rien, je ferai ce que le type suggère : je lancerai le nom dans la conversation avec Dieran et on verra bien comment il réagit.

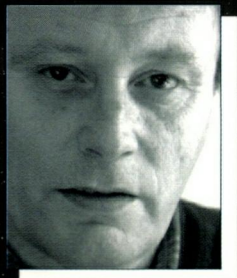
— Bonne idée.

Oui, bonne idée. Mais dans ce cas, il fallait absolument que ce soit en face-à-face, pour qu'elle puisse observer, sans doute même enregistrer au scope, l'une ou l'autre des quarante-deux réactions organiques du visage répertoriées par les sociopsys pour trahir le trouble, le mensonge, l'émotion, et d'une façon générale tous les affects. C'était pour se protéger de telles investigations que les dirigeants politiques ne donnaient presque plus d'interviews autrement que par courriel : même après avoir pris leurs cours de théâtre, ils avaient trop peur d'être démasqués quand ils mentaient ou quand ils bluffaient. Il allait falloir qu'elle sollicite un direct live. Du bout de l'ongle, elle se caressa la lèvre inférieure. C'était ce qui l'avait finalement attirée dans

Paris, 2027, année de la campagne présidentielle. Muriel Cribel, journaliste pour le magazine en ligne Weblife, est chargée d'interviewer Stéphane Dieran, le candidat officiel du grand parti centriste. Alors qu'elle désespère de trouver un angle original sur son parcours irréprochable, elle reçoit un mystérieux SMS : « Dieran, parlez-lui de Léopold. » La bombe est lâchée : Léopold, fils caché ou frère disparu ? Et qui se dissimule derrière l'informateur au pseudonyme de Gorge profonde ? Dès lors, Muriel n'aura de cesse de découvrir les secrets de cet homme politique rongé par les démons du passé. Sans se douter du séisme qu'elle déclenche, elle mènera son enquête jusqu'au bout.

Un thriller qui transpose l'histoire d'Abel et Caïn dans un monde politique à peine différent du nôtre et où les candidats ressemblent comme des frères à ceux d'aujourd'hui...

©D.R



Né en 1946, Michel Crespy enseigne la sociologie à l'université de Montpellier. Il a publié plusieurs romans dont *Chasseurs de têtes* (Denoël, 2000), traduit en neuf langues et couronné par le Grand Prix de littérature policière.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25171.0 02.07
ISBN 978-2-207-25171-3
22 €



En couverture : © Matthias Clamer/Getty images
© Darren Robb/Getty images

Extrait de la publication